



FIONA STAFFORD

Jane Austen

Une passion anglaise

Tallandier
libre à elles

JANE AUSTEN

Fiona Stafford

JANE AUSTEN

Une passion anglaise

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Olivier Lebleu

Tallandier

Avertissement

Toutes les citations d'ouvrages produites par l'auteure ont été retraduites par le traducteur, même dans le cas d'une publication française préexistante.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur, celles en fin d'ouvrage sont de l'auteure.

Titre original : *Jane Austen. A Brief Life*

© Fiona Stafford, 2017

© Éditions Tallandier, 2019 pour la préface
et la traduction en langue française

48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris

www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3742-7

Préface

Il y a des livres arrimés à des âges, suspendus comme des nuages à des époques lointaines. Des livres étrangement immortels, gardiens d'une part de nous-mêmes. Les romans de Jane Austen sont de ceux-là. Sur la carte de mes souvenirs, ils occupent à eux seuls un continent, à l'époque où la littérature se résumait encore, pour l'adolescente que j'étais, à quelques auteurs farouchement élus : Tolstoï, parce qu'il avait écrit quelque part que les femmes tenaient entre leurs mains le salut du monde ; Stephen King, car j'étais persuadée que le côtoyer, lui et ses monstres, me rendrait plus téméraire ; Emily Brontë, car elle nourrissait mon sens irrésistible du tragique – mourir d'amour, après tout, n'était-ce pas pour cela qu'il fallait vivre ? Et Jane Austen, donc, qui outre sa capacité à me faire rire en toutes circonstances, m'apprit qu'on pouvait l'éprouver, l'amour,

JANE AUSTEN

sans y laisser sa peau, à condition de ne pas oublier qui l'on est. Et puis, voilà des romans qui finissaient bien, qui n'avaient pas besoin du chagrin pour légitimer un point final. Fanny, Emma, Elizabeth, Jane, Elinor, Marianne : toutes, après maints rebondissements qui sous d'autres latitudes leur auraient été fatals, trouvent leur chemin et rejoignent l'homme dont elles sont amoureuses. Trop facile ? « Je laisse à d'autres plumes le soin de s'appesantir sur la culpabilité et le malheur », rétorquait Jane Austen. Elle dont la naissance talonne *Les Souffrances du jeune Werther* – responsables d'une épidémie de suicides en Europe – et dont le décès précède de quelques mois la publication de l'inquiétant *Frankenstein*, ose imaginer l'impensable pour ses héroïnes : la possibilité d'une vie pleinement vécue et pourquoi pas heureuse. Le monde des hommes, chez elle, n'est pas sur le déclin, ce qui ne l'empêche pas d'apparaître complexe, douloureux, manipulateur, et même vain. C'est pourquoi le jugement de sentimentalisme lui convient si peu. Certaines nouvelles éditions de ses livres, souhaitant redoubler d'inventivité graphique, réduisent souvent ses intrigues, par un simple choix de couverture, à de quelconques romans à l'eau de rose. Elle aurait été la première à les refuser, ces représentations tape-à-l'œil, elle qui n'était que délicatesse. Elle aussi dont le « cœur aimant » n'en était pas

PRÉFACE

moins exigeant et lucide. Loin de toute caricature, et de tout idéalisme.

Jane Austen avait une haute idée de l'amour, d'où peut-être le choix jamais regretté qu'elle fit du célibat. On sait qu'elle fut sous le charme d'un jeune voisin malheureusement sans fortune et promis à d'autres horizons, et qu'elle refusa plus tard, après l'avoir d'abord acceptée, la main du frère d'une amie. Jane Austen avait alors presque trente ans et il faut imaginer la nuit impossible qu'elle passa à résoudre ce qui était devenu un dilemme. Il s'agissait pour elle d'une décision importante, qui allait faire basculer sa vie, l'orienter de manière définitive vers un double inconnu : le couple et la maternité. Le jeune homme fut finalement éconduit car, comme elle l'écrirait un jour à l'une de ses nièces aux prises avec ces mêmes questions, « tout est préférable, tout peut être enduré plutôt qu'un mariage sans affection ». Jane, qui a dépassé l'âge des demoiselles, se voit bientôt reléguée au fond des salles de bal, là où personne ne l'invite à danser – l'une de ses occupations favorites –, tout juste jugée, par de malheureux intrépides, « agréable à regarder ». Rien, pourtant, ne la blesse. L'orgueil, premier défaut de ses personnages, ne fait pas partie de son caractère. Elle raconte à sa sœur et première confidente, Cassandra, qu'elle a beau devoir renoncer à sa jeunesse et entendre des paroles déplacées, elle « trouve bien des douceurs »

à rester assise sur le divan « à boire autant de vin » qu'il lui plaît. Et faire tapisserie a un autre avantage. Elle a trouvé une place de choix pour observer les autres, pour ne rien manquer du spectacle du monde. Voilà son premier talent, celui de savoir se rendre invisible. Cette discrétion va s'appliquer à sa vie entière, jusqu'à la plonger dans l'« obscurité » évoquée par son neveu James Edward Austen Leigh qui, dans un rare témoignage sur sa vie, ne semble pourtant pas enclin à l'exagération.

Cette obscurité, tout biographe de Jane Austen doit y faire face, accepter le masque qui couvre son visage, admettre la quasi-invisibilité de son être, pardonner aussi à Cassandra d'avoir brûlé la plupart des lettres de sa sœur, rares reliques d'un écrivain précoce qui a toujours préféré l'invention d'histoires à l'écriture d'un journal intime. La postérité en aurait évidemment raffolé et le récit de son existence aurait probablement été plus aisé. Fiona Stafford prouve ici qu'elle n'a pas peur du noir et plonge dans cette « brève existence » avec tact et poésie. Son livre, qui place en son cœur les six intrigues majeures de Jane Austen, plaira aux incondtionnels de la romancière. Fiona Stafford, professeur à l'université d'Oxford, spécialiste de la littérature romantique, prend souvent appui sur les textes, non par réflexe professionnel mais parce qu'ils regorgent de situations que Jane Austen a pu vivre. Elle

PRÉFACE

tord ainsi le cou à la thèse qui veut, depuis Proust, que la vie et l'œuvre d'un auteur n'aient rien à voir l'une avec l'autre. Proust défendait la séparation des deux mondes, envisageant le roman comme un lieu d'oubli pour l'auteur et de projection pour le lecteur. Cette ligne est moins visible chez Jane Austen. Elle n'a sûrement pas souhaité se raconter dans ses romans, livrer quelque chose de son âme, mais elle a écrit sur son environnement direct, sur une société confinée et bavarde qu'elle connaissait par cœur. Il y a, dans ses livres, beaucoup de la vie qui fut la sienne. Des fratries soudées, des pères affectueux, des voisines indiscrètes. Mais aussi la campagne belle et paisible, la quiétude des soirées d'hiver, le bal comme unique lieu de sociabilité, la chasse éternelle au bon parti ou encore l'injustice de l'héritage patriarcal, qu'elle-même a personnellement subie. Jane Austen n'est pas une héritière. Elle gagnera pour la première fois de l'argent avec ses livres. En 1798, à la mort de son père dont elle était très proche, elle doit partir s'installer avec sa sœur et sa mère dans un cottage situé sur la propriété d'un parent fortuné, épisode douloureux qu'elle racontera fidèlement, à travers le destin des Dashwood, dans *Raison et Sentiments*. Les livres de Jane Austen ont été sa raison d'être et sont aujourd'hui les jalons de sa vie. Mais que les lecteurs plus novices ne s'inquiètent pas. Cette biographie est aussi pour eux. Ils

JANE AUSTEN

seront invités à suivre un subtil chemin littéraire et à découvrir les circonstances de création d'un des plus grands écrivains de l'Histoire.

Cette biographie est singulière car elle semble bannir le temps, les livres surpassant peu à peu les dates. Sous nos yeux, Jane Austen grandit l'air de rien, à force de mots d'esprit, devenant écrivain avant que d'être femme. Celle qu'on n'imagine qu'adulte, « grande et mince », le « pas ferme et rapide », ses boucles de cheveux châtain retenues par un bonnet, surgit furtivement dans l'enfance, au cœur d'un foyer dont on peut sentir la chaleur et l'amour, et qu'elle aimait divertir le soir venu, quand elle lisait à haute voix ses propres textes devant un public déjà conquis. La littérature, comme plus tard chez les Brontë, est une affaire de famille. Jane Austen, ses parents, ses six frères et sa sœur sont de grands lecteurs de romans « et n'en ont pas honte ». Comprenez que la fiction, même dans cette maison dirigée par un révérend, avait une place centrale, un rôle majeur d'éducation et d'émancipation. Magie de l'enfance, où Jane Austen a cultivé son propre langage, « déroulé son propre monde », dira-t-elle, et fait de l'écriture une passion nécessaire. Les hommes de sa famille – de son père qui envoie son premier manuscrit à un éditeur londonien, à son frère James Edward qui la lisait avec envie, jusqu'à son neveu qui lui consacre un premier essai

PRÉFACE

biographique – seront de sincères soutiens, des esprits en avance sur leur temps qui n’ont jamais douté du talent de l’auteur et de sa capacité à percer le monde si fermé des lettres.

Elle y parviendra, trop tard pour être véritablement célébrée de son vivant, mais elle n’a jamais cherché la reconnaissance à tout prix. Voir ses livres publiés, ses « enfants » comme elle aimait les désigner, était déjà une grande fierté. Elle mesurait sa chance, consciente depuis ses douze ans, nous rappelle Fiona Stafford, « qu’il n’existe que deux issues pour une jeune femme : le mariage ou la réclusion mélancolique ». Elle a su tracer sa voie et écrire des livres à partir de rien. « Deux ou trois familles dans un village de campagne, c’est le sujet de roman par excellence », disait-elle. Cet aveu de simplicité est admirable : écrire ne tient qu’à soi, qu’à ce qu’on décide de voir du monde. Les sujets politiques, les grandes fresques historiques, elle préférerait s’en tenir à l’écart, les laisser aux mains des hommes, et poursuivre son exploration de l’intériorité. Comment les êtres vivent ? Que ressentent-ils ? De quelle manière se tiennent-ils dans le monde ? Et qu’ont-ils à faire ensemble ? « Je dois m’en tenir à mon propre style et continuer mon chemin », répondait-elle à ceux qui lui intimaient de s’essayer à d’autres genres plus élaborés.

JANE AUSTEN

Jane Austen écrit ce que nous ne voulons pas voir de nous-mêmes : la comédie de nos corps et les contradictions de nos cœurs. Elle sculpte la vanité, l'attente, la satisfaction, la gêne. Elle formule mieux que personne les regrets qui rongent, les joies qu'on n'attendait plus, les déchirements intimes, les malheureuses exigences de perfection, ce qu'on retient et ce qu'on cache. Ses livres sont une vaste histoire des hommes, de la difficulté de vivre et de la nécessité d'en rire. L'écriture elle-même était pour elle et devait rester un « grand amusement » sans que jamais elle ne s'adonne à la parodie. Ses personnages, les malveillants comme les excentriques, ne sont ni ridicules ni détestables. Virginia Woolf, qui plaçait Jane Austen à la hauteur de Shakespeare, disait d'elle qu'elle écrivait « sans haine, sans amertume, sans crainte, sans revendication, sans sermon ». Qu'elle savait s'emparer des mots qui « se sont promenés sur les lèvres des gens, dans leurs maisons, dans les rues, dans les champs, pendant tant de siècles » et les faisait « vivre pour toujours ». Ses mots sont ce qu'il nous reste pour la deviner, assise à sa table d'acajou, hermétique aux bruits de la maison qui s'agite, étouffant certainement un rire à la pensée d'une Mrs Badcock éméchée pourchassant son époux au beau milieu d'un bal. Jane Austen noircit sa page en hâte, avant d'aller s'emparer d'un bilboquet qu'elle maîtrisait mieux que

PRÉFACE

n'importe qui, et de se préparer pour les festivités du soir. Tapie dans un coin de la salle de réception, les yeux et les oreilles grands ouverts, et alors que tout le monde danse, elle écrit déjà sa prochaine histoire.

Laura El Makki



Portrait de Jane Austen (1775-1817) reproduit dans l'ouvrage de souvenirs, A Memoir of Jane Austen, que son neveu James Edward Austen-Leigh a publié à Londres en 1870. Il est gravé d'après l'aquarelle peinte par Cassandra, la sœur de Jane, en 1810.

© British Library Board. All Rights Reserved/Bridgeman Images.

Avant-propos

« Que dit-elle ? Exactement ce qu'il fallait dire, bien entendu. Une femme trouve toujours. »

Jane Austen, *Emma*, 1816

Lorsque Emma finit par découvrir, après quarante-huit chapitres de malentendus, les sentiments véritables de M. Knightley, elle est presque submergée de soulagement. Enfin, le bonheur parfait lui apparaît possible et un sentiment de joie universelle jaillit de la page. Pour peu qu'il soit doué d'empathie, le lecteur* ne peut que partager le plaisir de cet instant où les barrières tombent et où la vérité triomphe, même si persiste toujours, même là, l'impression d'une retenue.

* Au sens général, lecteur ou lectrice.

Si la confusion est dissipée, l'héroïne garde cependant le contrôle d'elle-même. Le tact avec lequel Jane Austen préserve ainsi le for intérieur de son héroïne, tout en invitant le lecteur à partager son allégresse, est caractéristique de ses romans de la maturité. De tous les écrivains, elle est la plus habile à créer à la fois des personnages semblant doués d'autonomie et un narrateur avec lequel le lecteur peut nouer une relation intime.

La réponse d'Emma à M. Knightley – lui en disant « juste assez » pour l'inciter à se confier davantage – est typique de la méthode de sa créatrice. Jane Austen offre souvent un détail qui encourage le lecteur à laisser libre cours à son imagination, sans le contredire par la suite. Le récit de *Northanger Abbey* exige plus ou moins d'imaginer un mari convenable à Elinor Tilney jusqu'à ce que le narrateur, conscient de « l'accélération du rythme des pages » signalant la fin imminente, annonce que toute description détaillée dudit mari est inutile puisque « le jeune homme le plus charmant du monde est à la portée immédiate de notre imagination à tous ». Comme bien souvent, on nous dévoile tout – et rien. La narration d'Austen est à la fois intime et insaisissable, chaleureuse et fuyante. Il n'est donc pas étonnant qu'au fil des années, tant de lecteurs, accueillant son œuvre avec une telle gratitude, aient également ressenti une certaine curiosité à l'égard de la femme cachée derrière l'auteure.

AVANT-PROPOS

Dans la vie personnelle de Jane Austen, on retrouve ce même équilibre séduisant entre intimité et distance. Nous savons exactement où elle a vécu et où elle est morte, quand et où elle a écrit ses magnifiques romans. Elle est entourée d'une forêt virtuelle d'arbres généalogiques, qui placent à la disposition des biographes les souvenirs de diverses personnes de son entourage. Nous pouvons identifier ses amis et les cercles dans lesquels elle évoluait, les maisons qu'elle a visitées, les fêtes auxquelles elle a assisté. Certaines lettres de sa correspondance nous sont parvenues, fourmillant de détails, parlant de bonnets et de broches, d'invités et de groseilles à maquereau, d'ânes et de dîners, de travaux de couture, de maladies et même de ses propres lectures. En comparaison avec de nombreux autres écrivains qui vécurent à son époque, il y a deux siècles, nous en savons beaucoup sur Jane Austen. Et pourtant, sa vie demeure extraordinairement insaisissable. Même si la première biographie fut écrite par son frère quelques mois seulement après sa mort, notre connaissance de l'écrivaine pêche encore dans les domaines essentiels : ses méthodes de travail, ses préférences littéraires, ses opinions politiques, ses attaches sentimentales. On trouve des éléments relatifs à chacun de ces sujets importants, mais trop souvent, les détails qui subsistent semblent apporter autant de questions que de réponses. Comme

M. Knightley écoutant Emma à l'abri d'un bosquet, les biographes d'Austen semblent recueillir juste assez d'informations sur leur sujet de fascination pour avoir envie d'en raconter davantage.

Chaque lecteur a le sentiment, à sa manière, de connaître Jane Austen. Le ton engageant de sa narration, les vérités qu'elle délivre et sa compréhension profonde de la nature humaine sont si distinctifs que nous semblons identifier instantanément sa voix si limpide. D'où l'assurance avec laquelle tant de personnes se sont rapidement forgé leur propre image de l'auteure. Mais il est impossible de déterminer si les spéculations émises par sa famille proche ou élargie – ou dans sa postérité par des amateurs, des universitaires ou des cinéastes – se rapprochent un tant soit peu de la vérité originelle. « Rarement, très rarement, la vérité complète se révèle à l'appréhension humaine ; il arrive rarement que quelque chose ne soit pas un peu déguisé ou mal compris. » Jane Austen pensait certes à son personnage d'Emma Woodhouse en écrivant ces lignes, mais celles-ci peuvent servir d'avertissement spirituel à l'encontre de quiconque se risque au récit de sa biographie. La bienveillance avec laquelle les bévues d'Emma sont finalement traitées dans le roman suggère néanmoins l'idée qu'Austen se serait plutôt amusée qu'alarmée des efforts de ses adeptes, en considérant que toute entreprise biographique ne